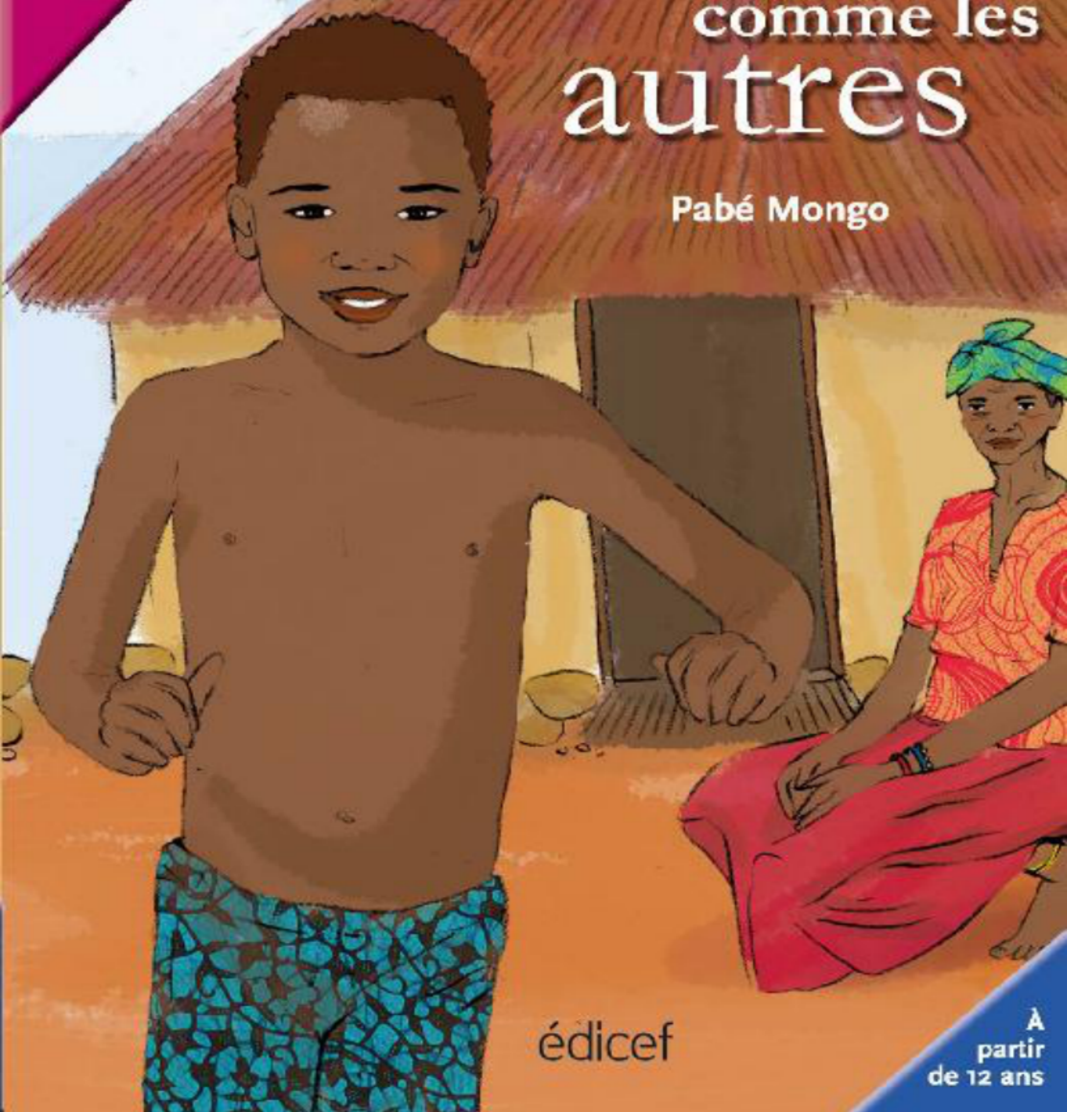
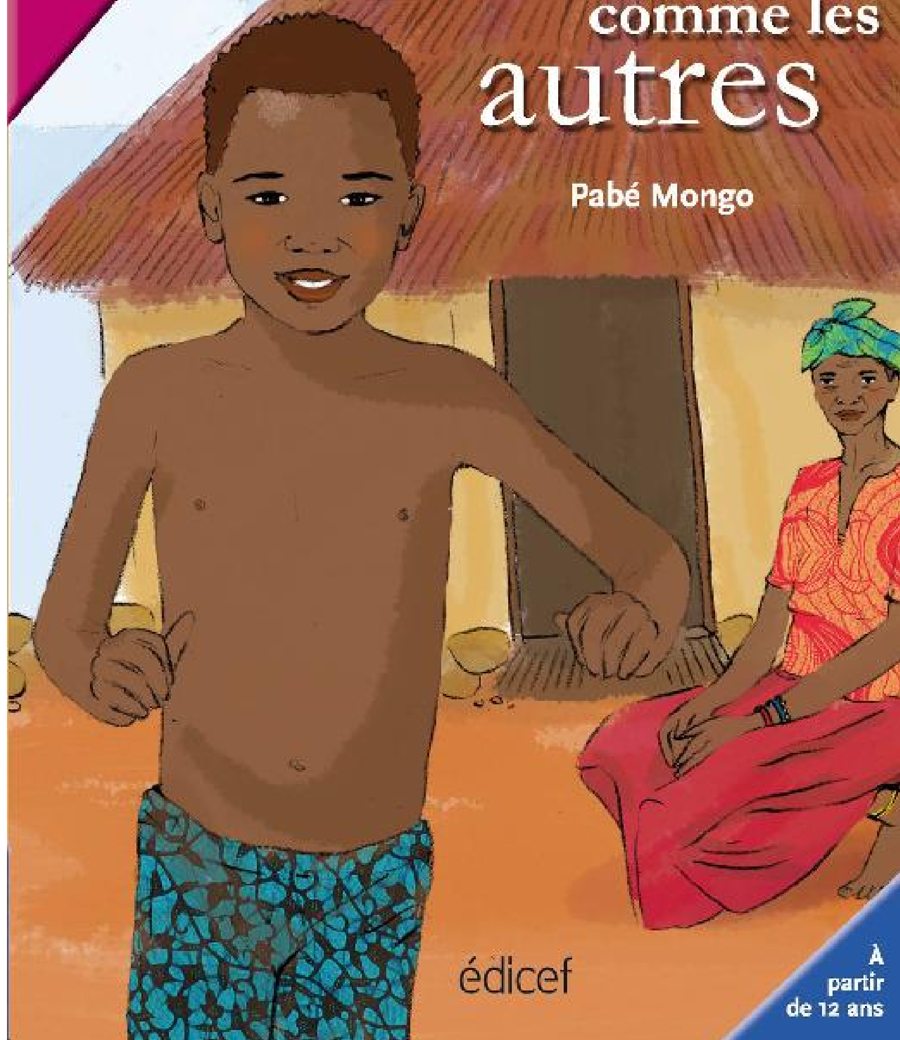
# Un enfant comme les autres

Pabé Mongo

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM


Buzz
Un enfant comme les autres
Pabé Mongo
édicef
À partir de 12 ans


Buzz
Un enfant comme les autres
Pabé Mongo
édicef
À partir de 12 ans

Conception de la mise en pages : Courant d'idées
Réalisation de la mise en pages : Nord Compo

Conception de la couverture : Guilhem Nave
Illustration de la couverture : © Clémence Monot/
Agence Marie Bastille

© NEA, 1989.
© ÉDICEF, 2011, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-7531-0677-2

## Dans la même collection

*Le bonnet du Sorcier*

*Le Gandoul bleu*

*La fugue d'Ozone*

*La poupée*

*La source interdite*

*Une vie d'éléphant*

*Les Saï-Saï et le bateau fantôme*

Une enquête des Saï-Saï :

*Mystère à l'école de foot*

*Dans la cour des grands*

*Entre deux mondes*

*Rapt à Bamako*

# Table des matières

Page de titre

Page de Copyright

Table des matières

1. Grand-mère Ayaa

2. Les fantômes

3. Yelem

4. Mpouam-le-boa

5. Okpeng-le-lièvre

6. Oncle Mbeng

7. Papa Ngog

8. Petite-mère Balla

9. Les chauves-souris

10. Brigitta

11. Chez la sorcière

12. Lang

13. Oncle Bamiass

14. Petite-tante Fouba

15. Oncle B

**Pascal Bekolo Bekolo** – *alias* Pabé Mongo – est né en 1948, à Doumé, à l'est du Cameroun. Il fait des études supérieures de lettres et de philosophie. Après une maîtrise en philosophie, il obtient le doctorat ès lettres. D'abord professeur à Eséka et à Bertoua, il occupe ensuite plusieurs postes de responsabilités aux Affaires culturelles et à l'Information. Il est actuellement secrétaire général du centre universitaire de Ngaoundéré au Cameroun.

Depuis 2005, Pabé Mongo a mis sur pied un atelier d'écriture permanent à la Centrale de lecture publique de Yaoundé. Il est également à l'origine de la théorie littéraire Nolica (nouveauté, littérarité et camerounité).

## Ouvrages publiés

*Tel père, quel fils*, roman, 1984, Éditions NEA/Édicef.

*Père inconnu,* roman, 1985, Éditions Clé (Yaoundé).

*Innocente Assimba,* théâtre, 1971.

*Bogam Woup,* roman, 1980, Éditions Le Flambeau (Yaoundé).

*La guerre des calebasses,* théâtre, 1982, Éditions Hatier (Paris).

*L'homme de la rue,* roman, 1987 Éditions Hatier (Paris).

*Nos ancêtres les baobabs,* 2000, Éditions L'Harmattan.

# 1. Grand-mère Ayaa

La voyez-vous, ma grand-mère, installée sur son kekamba[1] ? Elle réchauffe son corps refroidi sous les rayons obliques du soleil de l'après-midi. Ce soir, pendant la veillée, maman allumera un bon petit feu gaillard[2]. Mais regardez-la dans sa posture la plus noble : la tête légèrement inclinée, le regard rivé à trois pas devant elle, les mains enfouies entre les genoux, les jambes allongées.

Ah, ces jambes ! Ces jambes autrefois si agiles, si solides ! Ces jambes ne valent presque plus rien. Aussi grand-mère a-t-elle posé sa canne à portée de la main. Une coquille d'escargot chargée de tabac gît à ses pieds. Admirez ce torse nu, boursouflé[3] par des poches de graisse. La peau du ventre, treize fois tendue et détendue par des grossesses, se répand en de nombreux plis comme un habit trop grand sur un corps ratatiné[4]. Vides de leur lait, les seins se sont aplatis sur la poitrine, inutiles et flasques[5]. Ce sont deux fruits antiques sur un arbre millénaire. La colonne vertébrale a résisté, sans plier ni rompre, au fardeau des ans. Seules les épaules accusent de nombreux et longs ploiements sous la hotte quotidienne.

Un crâne nu. Le cuir chevelu tanné et astiqué par les intempéries. Le visage buriné[6] par un sourire ironique et sarcastique[7]. Vous saurez que grand-mère a ricané toute sa vie ; son regard, qu'elle sait rendre veule[8] ou perçant, embarrasse l'interlocuteur. Que de fois, me trouvant seul devant elle, ne m'étais-je retourné pour chercher derrière moi celui qu'elle regardait !

Elle s'amusait alors à me faire tourner comme une girouette. Chaque fois qu'elle m'adressait la parole, j'avais l'impression qu'elle caressait une intention secrète derrière la tête. De fait, grand-mère était très spirituelle. La vie qui, peu à peu, se retirait de son corps semblait se concentrer dans son esprit. L'ironie, l'insinuation[9], la raillerie, les anecdotes, les sentences pédagogiques et les conseils philosophiques[10] constituaient l'éventail de son activité intellectuelle.

Ma grand-mère ? Un abîme de connaissances, un mystère, la meule sur laquelle j'aiguisais mon esprit.

C'est de ma grand-mère que j'ai hérité ces yeux pleins de vie, ces yeux qui cherchent à rire, ces yeux fouineurs avec lesquels je vous regarde.

1- Kekamba : petit lit en bambou utilisé comme divan.

2- Gaillard : vigoureux.

3- Boursouflé : gonflé.

4- Ratatiné : rabougri, tassé sur soi-même.

5- Flasque : mou et sans vigueur.

6- Buriné : un visage buriné par les épreuves ou par l'âge.

7- Sarcastique : dont les railleries sont mordantes.

8- Veule : qui manque totalement d'énergie et de volonté.

9- Insinuation : manière adroite de faire entendre quelque chose sans l'exprimer formellement.

10- Philosophique : les conseils philosophiques que nous donnait grand-mère illustraient sa sagesse et sa compréhension des problèmes de la vie.

## 2. Les fantômes

Que feriez-vous, enfants d'Afrique, si un soir votre mère ne rapportait qu'une seule papaye des champs et que vous fussiez deux frères à la convoiter ?

Moi, je proposais le partage à Yelem, mais ce dernier la voulait à lui tout seul !

Qu'aurais-tu fait à ma place, toi l'aîné, sachant que tu es le plus fort ? Tu te serais naturellement emparé du fruit et te serais enfui pour le consommer ailleurs…

Je suis comme toi…

Mais il faisait nuit noire à l'extérieur. C'était l'heure où le petit Africain ne met pas volontiers le nez dehors, car les ténèbres fourmillent de fantômes malfaisants.

Une idée me traversa l'esprit.

Je m'élançai soudain dans la nuit et revins précipitamment en criant :

– Les fantômes m'ont arraché la papaye !… les fantômes m'ont arraché la papaye !…

– Tu mens, intervint grand-mère.

Elle m'ordonna de ne plus bouger et dit à Yelem :

– Ramasse la lampe et va voir sur le tas de bois si la papaye n'est pas cachée. Je l'ai entendue bruire de ce côté.

Comme Yelem hésitait, grand-mère ajouta :

– N'aie pas peur, mon petit homme. Il n'y a aucun fantôme dehors. Papa Mongo voulait t'effrayer.

Yelem sortit. Il revint presque aussitôt avec la papaye que j'avais effectivement posée sur le tas de bois. Il l'éventra et fit bombance[1] sous mes yeux. Il triomphait !

Entre-temps, maman avait fini d'apprêter le repas. Nous nous installâmes en rond autour des plats. Mais la lampe s'éteignit, faute de pétrole.

– Arrêtez de manger, conseilla grand-mère. Quand on mange dans l'obscurité, les fantômes s'y mêlent et vident les plats en un tournemain. L'astuce pour les tenir à l'écart consiste à arrêter de

manger.

Une voix aigrelette s'éleva près de moi.

– Tu veux nous effrayer, grand-mère. Il n'y a pas de fantôme la nuit.

C'était la voix de Yelem. Maman éclata de rire…

Pendant ce temps, Abada était allé recharger la lampe. Lorsque la lumière revint, le plat était vide ! Toute la viande avait disparu. Il ne restait plus que la sauce pimentée.

– Que vous ai-je dit, gronda grand-mère ! Qui a continué de manger dans l'obscurité ?

– C'est Yelem, criai-je, pour me venger.

Car, à vrai dire, Yelem n'avait pas remué le petit doigt durant l'incident. Je le surveillais. Sœurette était incapable de tricherie. Personne donc parmi les enfants n'avait transgressé l'ordre de grand-mère.

– Tu vois, se fâcha-t-elle néanmoins contre Yelem. Par ta faute, nous serons privés de viande ce soir ! Quand je vous dis qu'il y a des fantômes, il ne faut pas douter !…

Yelem se mit à pleurer.

À l'heure du coucher j'entendis grand-mère chuchoter à l'oreille de maman :

– Tu mélangeras cette viande au reste de la marmite. Ils la mangeront demain matin… Ces enfants deviennent difficiles à convaincre…

Et les deux femmes se mirent à rire.

1- Bombance : faire bombance, c'est faire un repas somptueux, manger beaucoup.

# 3. Yelem

Quel bonheur d'avoir un petit frère turbulent ! Yelem était le boute-en-train[1] de la famille. Il commettait une bêtise après l'autre, avec la même insouciance, le même enthousiasme, prêtant à peine l'oreille aux remontrances. Il battait sœurette Atem, brisait une calebasse, chipait une banane douce… Les noms de farceur, casse-tête, diablotin, enfant-aux-oreilles-coupées, diseur de tromperies, etc. lui seyaient tous comme les pagnes d'un caméléon. Mais il excellait surtout dans l'art de m…

Te souviens-tu encore de ton premier mensonge, Yelem ?

C'était je ne sais plus pendant quelles vacances scolaires. Nous campions alors aux champs. Le caprice nous prit un jour de ne pas travailler et nous décidâmes, toi et moi, de piéger les rats à l'orée de la nouvelle plantation. Après toute une matinée de tapage en brousse, j'avais tendu trois pièges, toi un seul, mal réussi d'ailleurs. Ton levier était trop mou et le nœud coulant trop rigide. Le piège ne pouvait donc rien attraper, quand bien même on y aurait introduit une proie.

Le soir, tu voulus visiter ton chef-d'œuvre. Je te conseillai de laisser passer la journée, car nous avions fait trop de bruit pour qu'il y eût encore l'ombre d'un rat à cent lieues à la ronde. Mais tu ne voulus pas entendre raison. Tu partis et revins peu de temps après, balançant un cadavre de rat par la queue. Je pensai immédiatement que tu l'avais pris dans un de mes pièges. Mais tu niais et refusais de me remettre « mon gibier ».

Toute la famille s'intéressa à l'affaire. On te harcela de questions, on te railla, mais en vain. Tu soutenais mordicus[2] que tu avais trouvé le rat dans ton avorton[3] de piège. Grand-mère se montrait plus indulgente et même quelque peu flatteuse à ton égard. Elle te louait, te vantait, te défendait. Selon elle, tu avais les germes d'un vaillant guerrier, d'un habile chasseur, d'un grand homme en somme. Elle te prit entre ses genoux, te câlina et te demanda avec tendresse de lui relater, « dans les détails », comment tu avais accompli ton exploit.

T'en souviens-tu maintenant ?

Grand-mère était une fine pédagogue[4]. Elle savait que les enfants ne résistent pas aux caresses et que la vanité habite le cœur de tout petit Africain. C'est ce qui te perdit.

– Le rat gisait près de mon piège. Je crois qu'il s'en était échappé,

répondis-tu dans ta naïveté.

– Et le piège, reprit grand-mère, était-il levé ou tendu ?

– Il était tendu.

Tout le monde avait éclaté de rire.

Mais toi, tu ne semblais pas comprendre qu'un piège tendu ne pouvait pas avoir attrapé de gibier, surtout un piège comme le tien !

1- Boute-en-train : personne qui a le don d'animer joyeusement une réunion, une fête.

2- Mordicus : avec obstination.

3- Avorton : homme chétif et mal fait ; par extension, objet mal conçu ou mal réalisé.

4- Pédagogue : homme ou femme qui sait instruire les enfants en leur donnant de bonnes leçons.

# 4. Mpouam-le-boa

Jamais partie de pêche n'avait été aussi captivante. L'hameçon ne demeurait pas une fraction de seconde dans l'eau. À peine y était-il que le flotteur dansait de joie, annonçant une nouvelle capture. Pris d'enthousiasme, je tirai ma ligne si vivement que le fil s'enroula autour des branches surplombantes.

Yelem entonna aussitôt une mélopée[1] de circonstance :

*Pour l'amour de ton hameçon*
*trempe ton cul*
*Pour l'amour de ton hameçon*
*pends-toi aux branches…*

Je m'apprêtais à me pendre aux branches lorsque… « Yelem !… Yelem !… » m'écriai-je.

Mais Yelem avait disparu. Il avait aperçu en même temps que moi Mpouam-le-boa étendu de tout son long sur la berge. La mort nous épiait !…

Nous courions à corps perdu, sautant par-dessus mares et racines, nous embourbant dans la vase, nous faisant fouetter par des arbrisseaux… Hameçon, machettes et poissons tombaient ici et là. Hors d'haleine, nous atteignîmes la plantation.

Grand-mère et maman récoltaient des arachides. Petite sœur Atem somnolait sur un matelas de feuilles sèches. Nous les mîmes au courant de notre aventure en quelques mots hachés. Maman s'alarma.

– Mes enfants, mon Dieu ! Mes chers enfants ! La chasse, la pêche, la forêt… Vous serez donc comme votre père ?

Elle rappela les dangers qu'avait encourus mon père lors de ses excursions en forêt : combats contre la bête blessée, nuits blanches dans les arbres, etc.

Grand-mère était à un âge où l'on ne s'alarme plus de rien ; où la mort elle-même est regardée comme une vieille connaissance. Elle se contenta de nous expliquer comment procèdent les femmes pour capturer Mpouam.

– Cet animal, disait-elle, courtise même les femmes des hommes. Il est d'une galanterie[2] extravagante. Il suffit qu'une femme se déshabille devant lui pour qu'il s'allonge, hypnotisé[3]. Et, pendant qu'il se rince

l'œil, la femme s'approche et lui assène le coup fatal.

Grand-mère parlait d'expérience ! D'ailleurs, tout ce qu'elle racontait était toujours corsé[4] d'exemples personnels. Elle avait goûté à toutes les joies et subi les peines de la vie. Grand-mère était un puits d'expériences.

1- Mélopée : chant monotone et rythmé.

2- Galanterie : courtoisie envers les femmes.

3- Hypnotisé : fasciné, envoûté.

4- Corsé : un discours corsé, c'est un discours relevé par des anecdotes amusantes, parfois piquantes.

# 5. Okpeng-le-lièvre

Une de mes plus grandes passions était la promenade à travers la forêt humide et mystérieuse qui entourait notre plantation. J'avais une âme éveillée, pleine d'admiration, et communiais aux mille souffles de la nature.

Je surprenais les êtres sauvages dans leur vie privée : ici, un oiseau creusait patiemment son lit, là, j'écoutais une chorale de rossignols, plus loin, les singes jouaient les clowns. Ils se grattaient l'abdomen d'une patte, tenaient un fruit de l'autre, se balançaient sur une troisième, tandis que la quatrième cherchait un nouveau fruit. Mais ils avaient le cou si mobile ! le flair si vif ! l'œil si vigilant !… Le moindre crissement de feuilles leur donnait l'alerte. Ils se concertaient par des hon… ! hon !… hon !… puis s'évanouissaient dans le feuillage.

J'observais le bain des canards sauvages, attrapais des écureuils à la course, réveillais des antilopes baveuses… j'étais le maître de la forêt !…

La journée la plus agréable fut celle où je trouvai Okpeng-le-lièvre, en personne, dans un des pièges de mon père. Je le ramenai vivant au village ; à chaque instant, je m'attendais à ce qu'il m'adressât la parole… Ma surprise serait grande… je le jetterais par terre et j'irais raconter au tout-venant que le lièvre parle réellement… personne ne me croirait… je me fâcherais et grand-mère, qui nous racontait tant d'histoires sur Okpeng-le-lièvre, prendrait ma défense. Elle affirmerait que j'avais raison et je triompherais.

Pendant que je rêvais ainsi sur le chemin du village, mes mains avaient peu à peu relâché les pattes du captif. Ce dernier saisit l'instant opportun pour sauter à terre et s'enfuir à toute allure. Je me réveillai brutalement de mon rêve. Okpeng-le-rusé, l'animal aux neufs malices avait disparu !… Pour le coup, j'étais plutôt content. J'avais maintenant la certitude que le lièvre était un vrai magicien. Ne venait-il pas de m'ensorceler ? « Il m'a envoûté, me répétais-je en marchant. Il m'a paralysé les mains et s'est enfui. »

Au village, tout le monde avait ri de mon histoire. Je m'y attendais plus ou moins. Mais ce à quoi je ne m'attendais pas du tout, c'était l'hi-la-ri-té [1] de grand-mère !

1- Hilarité : gaieté qui se manifeste par une explosion de rires.

# 6. Oncle Mbeng

Oncle Mbeng était un paresseux de race, ce qui ne plaisait pas tout à fait à la maisonnée. J'étais encore trop jeune pour avoir des opinions personnelles, aussi me contentais-je de celles des autres. Maman disait, en parlant de lui, que même le repos le faisait transpirer ! Il n'allait jamais aux champs et passait ses journées à bâiller dans sa longue chaise, sous la véranda.

Un jour, contrairement à ses habitudes, l'oncle Mbeng entra dans la cuisine. Il avisa une calebasse dans un coin et se dirigea vers elle. Il avait soif. Mais il fallait boire à la trompette. Comment soulever ce grand ventru ? Maman s'était aperçue des hésitations de l'oncle Mbeng. Elle fit signe aux voisines venues l'aider à l'extraction de l'huile de palme : celles-ci arrêtèrent un instant leur besogne pour observer l'intrus[1] du coin de l'œil.

L'oncle Mbeng lança un regard furtif autour de lui. Il soupira, hésita de nouveau, se décida enfin, banda ses muscles gras de paresse et hop !… clap !… akiéé !… Le gros ventru était vide ! L'oncle Mbeng se retrouva deux fois renversé. Un large morceau de calebasse lui couvrait le visage et le peu d'eau qu'elle contenait avait fécondé la poussière du plancher et engendré la boue. Commère Brigitta, la plus bavarde de nos voisines, s'approcha du barbouillé en criant :

– Honte ! honte ! honte à toi !

– Éloigne-toi, femme ! gronda une voix mouillée de dessous les débris.

– Tout doux, mon homme, répliqua Brigitta. Le lion ne gronde pas dans la marmite. Tu es cuit, cuit, cuit !… Tu vas nous dédommager de cet humiliant spectacle !

Oncle Mbeng s'était relevé, la tête rentrée dans les épaules, tant son orgueil était trempé ! Les dédommager ? Oui, c'était la coutume. Mais tout de même ! Lui, Mbeng, fils unique d'Aboma, était un homme !… Mon oncle chercha en vain ce que « être homme » pouvait bien impliquer en la circonstance. Découragé, il se hasarda :

– Ne savez-vous pas que la femme est l'esclave de l'homme, créatures indociles ? !…

Puis il sortit sans attendre de réponse.

Derrière lui éclata le rire torrentiel des cuisines de chez nous.

Je riais avec les femmes.

1- Intrus : personne qui s’introduit quelque part sans y être invitée.

# 7. Papa Ngog

Papa Ngog avait élevé sa demeure de l'autre côté de la route automobile, en vis-à-vis de celle de mon père. Pour me rendre chez lui, je me mettais sur le pas de notre porte, je fermais les yeux et fonçais droit devant moi, sachant exactement le nombre de foulées qu'il me fallait pour atteindre le premier fossé, le second, puis le seuil de sa case, où il m'attendait les bras ouverts. Je butais généralement contre lui et cela nous amusait.

Sa case abondait de cannes à sucre, d'ananas, de papayes… de tous les fruits du paradis terrestre dont je me gavais comme un petit ange ! Papa Ngog vivait des produits de ses plantations. Il pratiquait la polyculture avec succès. Les plantes vivrières et commerciales fraternisaient sur les mêmes espaces agraires ; chacune d'elles trouvant sa nourriture et payant régulièrement son écot[1] à son maître. Papa Ngog connaissait parfaitement le secret des saisons et vivait au diapason[2] de la nature. Il pêchait le poisson en saison sèche, semait le grain dès les premières pluies, renouvelait sa toiture avant l'hivernage. Il menait tous ces travaux de front avec une aisance extraordinaire. La sérénité[3] de son visage, la noblesse de ses gestes et l'harmonie générale de sa complexion[4] achevaient de le présenter à mes yeux d'enfant comme l'idéal de bonheur et de vertu.

Hélas, quelles ne furent ma déception et ma frayeur lorsque j'appris que papa Ngog était un tueur !… un monstre assoiffé de sang ! un démon échappé des enfers !… Mon Dieu, sous quelles apparences peut se cacher un malfaiteur ! Sous quels masques ! Ah, foi de caméléon, et moi qui me fiais à lui comme à mon propre père !…

C'est Minal, son voisin de derrière, qui l'avait dénoncé. Minal en effet était bien placé pour observer les sorties nocturnes et les actions louches de son voisin d'en face. En bon patriarche, le chef Manga n'avait pas voulu condamner un sujet sur le seul rapport d'un accusateur. D'ailleurs le « mgbati » excédait sa compétence. C'était l'affaire du devin Minkamak qui résidait à une dizaine de lieues vers le midi. Après accord unanime des neuf sages, le chef avait commis le nommé Ntamboula, sorte de statue articulée, connu pour sa dureté, pour conduire papa Ngog en consultation chez le devin Minkamak. Liés l'un à l'autre, l'accusé et son gardien s'étaient mis en route.

La lune naissait le jour de leur départ, mais ils ne revinrent qu'à l'adolescence de la demoiselle céleste.

Leur arrivée fut annoncée par un crépitement de tam-tams. Les habitants du village se précipitèrent dans la concession du chef et le procès commença. Le chef voulut d'abord entendre le rapport de Ntamboula.

Le trajet aller leur avait pris cinq jours et cinq nuits durant lesquelles Ngog ne mangea ni ne dormit. Ntamboula avait pensé, « et avec raison d'ailleurs », que le mangeur d'hommes n'avait besoin ni de nourriture ni de repos. Il devait pouvoir se nourrir de mgbati ! Ngog maigrissait et dépérissait à vue d'œil. Mais n'était-ce pas un subterfuge[5] visant à le rendre innocent aux yeux de son gardien ? Pauvre Ngog ! Ntamboula en avait vu bien d'autres. Ces astuces-là ne marchaient pas avec lui. Le devin fut aussi clairvoyant qu'impitoyable. Il fit boire la décoction[6] de vérité au tueur, lequel rendit dare-dare des vomisssements noirâtres de bribes de viscères[7] humains. L'indignation du devin ne connut plus de bornes lorsque le meurtrier lui avoua les quatre-vingt-dix-neuf victimes de sa carrière dévastatrice. « N'eussent été sa dignité et sa retenue, acheva Ntamboula sur un ton pathétique, le devin eût écorché vif ce scélérat ! Car il mérite bien qu'on l'écorche vif ! Qu'on le pende au soleil par les orteils ! Qu'on l'enduise de piment écrasé ! Et qu'on le fouette jusqu'au dernier souffle !… »

L'assistance était pétrifiée d'émoi. Tous les yeux mitraillaient de haine une loque humaine écroulée au milieu de la cour. Lorsque le chef rompit le silence, ce fut pour demander au moribond[8] de confirmer le rapport de Ntamboula et d'y ajouter des précisions s'il y en avait. Le diable eut la force de lever la tête et l'effronterie de démentir son intègre gardien. Il prétendit que le devin l'avait jugé innocent, qu'il n'avait jamais fait ni voulu faire de mal à personne, qu'on le maltraitait sans cause, etc.

Mensonge des mensonges ! Qui pouvait le croire ? Qui pouvait être dupe d'un tel langage ? La foule s'agitait. L'on murmurait contre le chef. Pourquoi accorder la parole à une langue de serpent ? Mettait-il en doute la science du devin ? Minal prit le parti de proclamer à haute voix ce que tout le monde pensait :

– Permettez, chef Manga. Le verdict[9] du devin est sans appel. Où allons-nous s'il faut mettre en doute la science de nos ancêtres ? En tout cas, Minal ne peut plus souffrir le voisinage d'un meurtrier. La seule idée que Ngog soit en vie, sous quelques cieux que ce fût, me tuerait de peur. Car il sait frapper à distance. Je le répète, Minal ne peut souffrir le voisinage de Ngog.

Une vive rumeur d'approbation s'éleva de la foule. Elle s'intensifia et dura. Le chef en profita pour consulter à mi-voix les anciens. Lorsque le silence se fut rétabli, il se leva et dit :

– Hommes de Mbama ! Le plat de la vengeance se consomme chaud. Celui de la justice se mange froid. Nous avons opté pour la justice. Regagnez donc vos demeures, dormez en paix, détendez-vous et revenez ici au lever du jour. Justice sera faite.

Je ne dormis pas de la nuit. Lorsque j'arrivai le lendemain dans la cour du chef, papa Ngog balançait au bout d'une corde sous l'arbre à palabres ! Horrible spectacle ! La langue ressortie, les yeux hors des orbites et, au-dessous, des cochons se disputant les…

Je rentrai en courant à la case, poursuivi par la vision affreuse. Je n'avais jamais cru un seul instant à tous ces cancans. Jamais ! Pour moi, papa Ngog n'était pas un tueur. « On l'a condamné comme Jésus », me disais-je au milieu de mes sanglots. Et je pleurais, pleurais, pleurais… Je ne devais être consolé que sept mois plus tard lorsque Minal, saisi à la gorge par une maladie justiciaire, dut avouer devant tout le village le crime le plus abominable que l'humanité ait jamais connu ! Il avait porté une fausse accusation et acheté le témoignage de Ntamboula pour supprimer son voisin Ngog dont la prospérité et le bien-être lui causaient des insomnies !…

1- Écot : apporter sa contribution à une dépense commune.

2- Diapason : vivre au diapason de la nature, c'est suivre le rythme des saisons, profiter de l'air, des plantes, des animaux.

3- Sérénité : tranquillité, placidité.

4- Complexion : constitution physique.

5- Subterfuge : un moyen détourné de se tirer d'embarras.

6- Décoction : liquide dans lequel on a fait bouillir des plantes.

7- Viscère : chacun des organes que renferment les cavités du corps humain comme l'abdomen.

8- Moribond : désigne celui qui n'a plus longtemps à vivre.

9- Verdict : la décision finale.

# 8. Petite-mère Balla

Petite-mère Balla incarnait la fille même de Lucifer. En dépit de son instruction presque nulle, elle était civilisée. Je veux dire qu'elle parlait un certain français et savait embrasser sur les lèvres à la joue et sur les lèvres. Oh, de doux baisers ! Comme au cinéma. La splendeur de petite-mère Balla lui valut de remporter, sans difficulté, l'élection de Miss Cameroun au niveau de l'arrondissement du Doumé. à Abong-Mbang, chef-lieu du Haut-Nyong, elle fut classée troisième parmi les trois sélectionnées pour Yaoundé où elle fut la première éliminée ! Elle devait nous expliquer par la suite que la faute revenait à tante Margot, couturière de profession, qui avait manqué la coupe de la robe exigée.

Malgré cet échec, les brefs séjours de petite-mère Balla passés chez nous étaient d'un faste[1] incomparable. On eût dit une princesse se déplaçant avec une suite, non de servantes mais de soupirants. Des jeunes gens accouraient à elle comme des papillons vers la lumière. On en voyait de toutes les tribus, on en voyait de toutes les couches sociales. Tous y venaient, tous y laissaient une partie de leur bourse, mais ils ne rentraient pas tous satisfaits.

Parfois, petite-mère Balla me disait :

– Mon enfant, accompagne-moi chez ton père.

Et nous partions sous le regard amusé de dame la lune. Petite-mère Balla était en grande toilette, parfumée et joliment moulée dans un décolleté provocant. Moi, je portais le plateau de nourriture qu'elle avait couvert d'un foulard et orné de fleurs chatoyantes. Chemin faisant, elle me racontait ses nombreuses aventures de par le monde. Elle m'enseignait des attitudes à adopter chez nos hôtes. Aussitôt arrivés, je devais me mêler aux enfants de mon âge et, si besoin se faisait sentir, entraîner ceux-ci loin de la case. Je ne devais rien savoir, surtout rien raconter. Mais, soit dit entre nous, les enfants ne sont pas souvent ce qu'on croit qu'ils sont ni ce qu'on veut qu'ils soient. Je savais toujours quelque chose et ne pouvais m'empêcher de raconter…

Une nuit de clair de lune, alors que je rentrais d'une de ces passionnantes sorties, je fus saisi à la porte par deux paires de bras. Père et mère se mirent à me battre en cadence. Ma surprise fut aussi grande que désagréable. Mes parents ne m'avaient jamais battu avec un tel ensemble ! Dans la famille, mes frères me tenaient plutôt pour un privilégié. J'en étais un, à vrai dire. Car je portais les mêmes noms

et prénoms que mon père. On m'appelait Papa-Mongo. Mon père me trouvait vertueux et digne de lui. Il interdisait qu'on me portât atteinte de quelque façon que ce fût. Maman aussi était fière de moi. On disait partout dans le village que je lui ressemblais, avec mon sourire quasi perpétuel, mes sourcils abondants et toute ma complexion qui tirait à la féminité. Maman en était flattée…

Mais cette nuit-là !… J'étais le pire des enfants de la contrée et même de l'Univers ! Avait-on jamais vu un enfant aussi gâté, aussi libertin[2] ? Qu'allait-on leur reprocher ? Qu'ils ne m'avaient pas éduqué ? Tout le village reconnaissait pourtant les hautes vertus de notre famille… et j'allais me charger, moi, de détruire notre réputation ? Et ils n'arrêtaient plus de me battre…

1- Faste : étalage de luxe et de richesses.

2- Libertin : indiscipliné.

# 9. Les chauves-souris

Ces vieilles filles et ces filles-mères qui passaient, le soir, un plateau sur la tête et repassaient le lendemain, en sens inverse, le même plateau à la main s'appelaient des chauves-souris, car elles dormaient le jour et se réveillaient la nuit. Elles me rappelaient avec amertume mes sorties nocturnes avec petite-mère Balla et la correction qui s'ensuivit.

Je décidai de leur adresser un petit tour à la manière d'Okpeng-le-lièvre, mon grand ami et mon initiateur.

Ce soir-là, emballée dans un nuage épais, la lune permettait à peine d'identifier un objet à dix pas de soi. Les grillons stridulaient sans répit. Zok, Touamb et moi étions perchés sur des branches surplombant la route. Je me trouvais du côté d'où venait la victime. Minkat jouait les sentinelles en bas. Il devait recevoir les plats que l'un de nous lui passerait et courir au lieu du rendez-vous.

L'attente fut de courte durée. À peine installés, nous vîmes s'approcher une silhouette mobile. Elle avançait d'un pas alerte, son plateau en équilibre sur la tête, chantonnant une vieille romance[1]. « La voilà ! » C'était Chinga, la mère d'Adambo dit le bâtard. Je faillis sauter à terre et détaler sans laisser d'adresse. Chinga me connaissait très bien. Si elle réussissait à m'identifier, c'en était fait de moi. Elle irait m'accuser auprès de père et mère. Je me voyais déjà, fils perdu, rejeté par la famille, errant sans fin par des chemins couverts de misère…

Lorsqu'elle arriva sous moi, j'étais paralysé de peur sur ma branche. C'est tout juste si je pouvais encore m'y maintenir. Elle passa de même sous Zok sans être inquiétée.

Soudain, un cri aigu déchira l'air. J'entendis courir dans toutes les directions. Je sautai au bas de mon perchoir et courus instinctivement au lieu du rendez-vous, où je retrouvai les trois autres. Touamb relatait son exploit. C'est lui qui avait délesté la femme. Minkat, de son côté, se félicitait d'avoir été prompt à recevoir le colis. Sans lui, Touamb n'aurait-il pas laissé choir[2] le butin dans sa fuite ? Zok et moi gardions un humble silence. Nous ne mangeâmes cependant pas avec moins d'appétit que les deux héros.

Que Chinga savait donc plaire à son amant ! Du poulet cuit à petit feu, lardé d'ail, baignant dans une sauce d'arachide, salé et pimenté avec mesure ; le tout accompagné d'une imposante boule de foufou

élastique, qui connaissait parfaitement le chemin de la gorge, pourvu que l'on sût doser ses bouchées ! Nous nous saisîmes, l'un du bassin, l'autre d'un cuissot, le troisième du second cuissot… et fîmes bonne chère.

À la fin du banquet se posa la question des assiettes. Fallait-il les abandonner là ou les remettre, d'une façon ou d'une autre, à la propriétaire ? « Point de risque, abandonnons ! »

Qui vole un œuf volera un bœuf, dit un adage[3] populaire. Nous avions pris goût à l'aventure. Nous organisions des embuscades de plus en plus nombreuses, pendant lesquelles chacun s'illustrait à tour de rôle. Le crieur public eut vent de nos actions. Un beau matin, alors que le village roupillait encore, il porta la nouvelle à tous les échos. « Le pays se gâte… Les mauvais temps sont revenus. De nouveau les créatures faibles doivent s'enfermer dans leurs cases. On viole les femmes ! On bat les enfants !… M'entendez-vous ? Le danger ne vient pas de loin. Il vient de notre jeunesse pervertie… Je vois des portes encore fermées. Il fait pourtant grand jour ! Le coq a chanté. Le soleil s'est levé. D'où vous vient subitement cette paresse ? Ouvrez du moins vos oreilles et écoutez-moi. Le pays se gâte… »

Mais le crieur public n'a jamais amendé[4] personne. Il est des vices qui ne guérissent qu'avec l'âge.

1- Romance : chanson sur un sujet tendre et touchant.

2- Choir : tomber.

3- Adage : formule brève, énonçant une règle de morale pratique, proche du proverbe.

4- Amender : amender quelqu'un, c'est le corriger pour le rendre meilleur.

## 10. Brigitta

Un de mes passe-temps favoris était d'assister à une scène de ménage au clair de lune. Et des scènes de ménage, Dieu seul sait s'il y en avait ! Les causes de querelle ne manquaient pas. Le mari dit : « J'ai faim. » La femme répond : « Suis-je ta cuisinière ? » Le mari se fâche et la bat. Une autre fois, la femme commence : « Voici la saison des semailles, qu'attends-tu pour défricher ? » « Suis-je ton ouvrier ? » se fâche le mari et il la bat. Parfois les deux conjoints s'observent mutuellement et s'imaginent que le regard de l'autre est chargé de haine et de raillerie. Le mari se fâche le premier et la bat…

Brigitta n'est pas de ces pauvres épouses qui obéissent dès la première parole. Elle est capable d'endurer des coups pendant toute une veillée. Elle se fait même un point d'honneur d'être battue en public par son mari.

Ababa, en revanche, n'est pas belliqueux[1]. Néanmoins, il veut que tout soit en ordre chez lui. Aussi se fait-il expliquer certains points obscurs de la conduite de son épouse.

– D'où viens-tu si tard ? lui demande-t-il par exemple avec douceur.

Brigitta se met à rire, à rire, à rire… en se tenant les côtes, tant la question lui paraît idiote. Elle va se placer au beau milieu de la cour du village pour lui répondre.

– Hé hé é é é ! Écoutez-moi cette histoire ! Mon bila[2] se meurt de jalousie. Je ne peux aller ni aux champs, ni à la rivière, ni derrière la case, sans qu'il me harcèle de questions ! A-t-on jamais vu un bila aussi jaloux ? Répondez-moi, vous, mes semblables, qui m'écoutez. N'avez-vous pas de maris ? Comment vous traitent-ils ? Le mien crève de jalousie. Hé hé é é é ! J'en ris, moi, au lieu d'en pleurer !…

Ababa est obligé de battre Brigitta. Il ne peut faire autrement, puisqu'elle le provoque en public. S'il ne la battait pas, il deviendrait la risée de toute la gent féminine du village.

Il éteint sa pipe et la dépose près de sa longue chaise. Il renforce le nœud de son pagne avec une corde qu'il s'attache autour des reins, puis s'avance vers sa femme.

– Qui es-tu en train de vendre à tous les échos ? Est-ce bien moi ? Attends voir…

Il la soulève avec vigueur, la jette par terre et s'assied dessus. Mais Ababa n'est pas de ces méchants époux qui abîment leurs conjointes

en une seule séance. Il veut battre Brigitta pour lui prouver sa virilité[3] et non pour la détruire. Car, après tout, il aime bien sa femme et sa femme l'aime aussi bien. Elle est seulement prompte à la parole, sans plus…

Pendant qu'Ababa réfléchit sur la manière de battre son épouse sans trop l'abîmer, Brigitta crie au secours !

– Ouo o o o !… Ouo o o o !… Je meurs ! je meurs ! Mon mari va me tuer ! Qu'ai-je fait à cet homme qui veut me tuer ? Je t'en prie, Ababa mon mari, laisse-moi. Tu pourrais regretter ma perte. Ouo o o o ! Venez nous séparer ! Je meurs ! Je meurs ! Je meurs !…

J'arrivais toujours le premier sur les lieux du drame. Je ne venais pas les séparer, j'étais trop jeune pour cela, mais je venais voir comment j'allais battre ma femme plus tard. Ababa essayait de réunir les deux bras de Brigitta dans une seule de ses mains afin de lui administrer des coups de l'autre. Mais Brigitta gesticulait tant et si bien qu'Ababa ne réussissait qu'à la gifler sur les avant-bras.

Des spectateurs affluaient. Les enfants criaient à tue-tête. Certaines commères disaient, en hochant la tête, que Brigitta le méritait bien.

– Elle provoque trop souvent son mari.

D'autres poussaient leurs époux à séparer les deux lutteurs.

– Si Ababa tue Brigitta, disaient-elles, vous en serez complices. Vous n'avez pas le droit de laisser un homme tuer sa femme…

Alors quelque mari, désireux de prouver à sa femme qu'il n'était pas aussi méchant qu'Ababa, retroussait son pagne et allait séparer les lutteurs.

Ababa n'attendait que ce geste. Il s'empressait d'abandonner la partie dès la première intervention. Son honneur n'était-il pas sauf ? Aucune langue n'irait chanter à la rivière ni aux champs qu'Ababa était un faiblard ! Aucune femme n'aurait d'exemple d'arrogance[4] impunie !…

Mais Brigitta n'est pas satisfaite. Elle veut se faire battre ! Elle se dégage des mains qui la retiennent et saute au cou d'Ababa, pendant que ce dernier rentre paisiblement s'asseoir.

Ababa est obligé de la rebattre !

On les sépare de nouveau et de nouveau Brigitta saute sur lui. De guerre lasse, les séparateurs se retirent un à un.

– Ils n'ont qu'à régler leurs propres affaires ! Nous autres ne voulons pas être témoins d'un meurtre…

Moi seul restais, blotti dans la pénombre d'une véranda. Je voulais voir la fin. Celle-ci arrivait brusquement. Dès qu'il n'y eut plus de spectateur, Brigitta cessait de sauter sur Ababa. Elle lui prenait amoureusement le bras et lui disait dans un souffle :

– Mon mari, sais-tu que Djeng et sa femme ne nous aiment pas ?

– C'est vrai, répondit Ababa. J'ai remarqué qu'ils se tenaient à distance au lieu de venir nous séparer…

Et moi, je n'y comprenais plus rien.

1- Belliqueux : un enfant belliqueux aime les querelles ; il est agressif et batailleur.

2- Bila : morceau d'étoffe ou d'écorce que les hommes « primitifs » passaient entre les jambes et tenaient à la hanche par une ficelle, en guise de culotte. par extension, ce terme désigne l'homme en général, le mari.

3- Virilité : caractères physiques, sexuels et moraux propres à l'homme.

4- Arrogance : orgueil mêlé de suffisance.

# 11. Chez la sorcière

Touamb, Zok, Minkat et moi croyions, comme tous les gars de notre âge, que la vieille Mpeumechigue avait le pouvoir de nous rendre irrésistibles aux filles et faire de nous des chasseurs hors classe.

Et que demandait cette vieille sorcière ? Du bois de chauffage… bagatelle !

Elle reçut nos premiers fagots sans mot dire, pas même un simple merci. Le même silence nous accueillit au deuxième tour et le jeu aurait continué si Touamb, le plus hardi de la bande, n'avait osé demander des explications.

– Mon silence est une incantation[1], répondit-elle. L'efficacité de mes gris-gris est proportionnelle au nombre de fagots de bois. Continuez votre travail sans inquiétude. Je vous avertirai à temps. Je veux faire de vous le chef-d'œuvre de ma carrière. Allez !

Nous partîmes rassurés, acclamant Touamb comme un héros. Nous apportâmes à cœur joie des fagots de bois pendant plus de trois mois à la vieille ; tout cela clandestinement, bien entendu, à l'insu de père et mère. Un soir enfin, elle nous annonça que le lendemain serait le grand jour.

Nous fûmes dans sa cabane à l'heure convenue. Il faisait nuit noire. Mais un feu grassement nourri inondait la petite pièce d'une lumière vive. Le village s'était rassemblé là-bas ; chez Zé-Nang, pour célébrer le mariage de sa fille. La vieille avait donc bien choisi son heure. Elle commença par nous vanter en long et en large la puissance de ses gris-gris. Tous les grands chasseurs du village étaient passés chez elle. En revanche, Bemba, l'éternel bredouille [2], refusait d'avoir recours à sa médecine.

– Non pas parce qu'il ne croit pas à la vertu de mes feuilles, continua-t-elle, mais parce qu'il est trop paresseux pour m'apporter du bois. D'ailleurs, voyez Angoula ; il bat ses femmes comme des chiennes, mais elles reviennent toujours à son appel. C'est moi qui lui ai donné le charme irrésistible.

Elle n'avait pas besoin de tout ce discours pour nous convaincre de sa puissance. Néanmoins, nous l'écoutâmes avec un grand recueillement. Lorsqu'elle crut en avoir assez dit, elle nous fit signe d'approcher. Touamb avança le premier. Elle lui scarifia[3] les gros orteils et les poignets avec une lame rouillée. Elle saupoudra les

blessures d'une cendre grise, puis y cracha quelques miettes d'une racine qu'elle mâchonnait depuis le début de la séance. Elle lui lava ensuite le visage dans une potion pleine de feuilles et de racines, mais qui s'était décantée[4].

– Ce liquide, expliqua-t-elle, te débarrasse la figure de toute empreinte repoussante. Une puissance irrésistible précédera désormais ton regard et charmera toutes les filles que tu rencontreras.

Elle lui donna un petit fruit sec.

– Tu devras avoir ce fruit dans la bouche lorsque tu vas à la chasse ou à la pêche, recommanda-t-elle. Il te permettra d'attirer le poisson à ton filet ou le gibier à ton embuscade par un simple appel. Garde-toi surtout de le mâcher, de peur de te voir transformé en un animal. Ne t'adresse pas non plus à une personne humaine avec ce fruit dans la bouche. Ton interlocuteur se changerait, lui aussi, en animal.

J'étais littéralement ahuri par la terrible puissance de ce petit fruit. Je pensai même à fuir pour ne pas avoir à m'en servir plus tard. Mais la vieille Mpeumechigue n'était-elle pas capable de me clouer sur place ? Mieux valait encore recevoir le fruit, quitte à ne pas l'utiliser, que de m'exposer à la colère et aux sortilèges de la sorcière… Au moment où je revins de mes rêveries, Mpeumechigue remettait une herbe sèche à Touamb.

– Cette herbe pousse dans toutes les jachères[5]. Tu la récolteras fraîche et la frotteras sur un aliment quelconque que tu donneras ensuite à la fille que tu aimes. Celle-ci s'attachera à toi comme ta propre peau. Tu pourras faire d'elle tout ce que tu voudras.

Minkat, Zok et moi reçûmes le même traitement, moi le dernier. Nous étions totalement transformés lorsque nous sortîmes. Il devait être minuit. Le village avait l'aspect et le calme d'un grand cimetière.

Tout le village admirait la beauté quasi féerique de ma cousine Maria. Aussi décidai-je de lui déclarer l'amour malgré le lien de parenté, afin d'éprouver mes charmes irrésistibles sur elle. Elle accepta sans hésiter le morceau de canne à sucre que je lui offris, après y avoir frotté au préalable mon herbe magique. Elle s'en alla avec la canne à sucre en équilibre sur la tête.

Les jours passèrent.

Nous nous rencontrions souvent. Je la regardais fixement pour l'atteindre de ma puissance invisible. Mais elle ne paraissait pas me prêter plus d'attention qu'auparavant. N'y pouvant plus tenir, je lui demandai un jour à brûle-pourpoint[6] :

– As-tu sucé ma canne à sucre ?

– Quelle canne à sucre ? s’étonna-t-elle.

– La canne à sucre que je t’ai donnée il y a une semaine.

Elle parut réfléchir.

– Ah oui, je l’ai sucée… Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

– Pour rien. Tu l’as sucée entièrement ?

– Oui ! Mais qu’est-ce qu’il y a avec cette canne à sucre ?

– N’as-tu rien ressenti après l’avoir sucée ?

– Que veux-tu que je ressente ? Elle était sucrée, c’est tout !

– Tu ne m’aimes pas un peu ? demandai-je timidement.

Elle me considéra un instant avec de grands yeux, puis éclata de rire. Elle avait tout deviné. Par la suite, elle prit l’habitude de m’appeler « Micha », surnom affectueux très répandu chez nous, pour dire avec ironie que j’étais son petit mari. Elle m’embrassait et m’offrait des présents de toutes sortes…

Et moi, je croyais qu’elle m’aimait !…

1- Incantation : formule magique que l’on récite pour obtenir un effet surnaturel sur les esprits.

2- Bredouille : se dit d’un chasseur qui n’a pas pris de gibier.

3- Scarifier : inciser la surface de la peau.

4- Décanter : débarrasser un liquide des matières qu’il contient en suspension.

5- Jachère : terre non cultivée.

6- Brûle-pourpoint (à) : expression un peu vieillie qui s’emploie après un verbe de déclaration et signifiant brusquement.

# 12. Lang

Lorsque j'arrivai à Imbet, je fus tout d'abord très heureux d'étaler ma supériorité intellectuelle et ma gloire de citadin à l'admiration inculte et rustique[1] de mes petits oncles. Lang, mon copain de jeux, me servait particulièrement de cobaye. Mais sa jovialité, sa retenue et l'équilibre de sa conduite ne tardèrent pas à me séduire. Je l'imitais en secret et j'ouvrais des oreilles de plus en plus avides aux récits palpitants de son enfance.

Son éducation d'homme avait commencé le jour où, ayant battu sa sœur aînée au cours d'un repas, sa maman le jugea trop grand garçon pour manger avec les femmes et le chassa de la communauté féminine. Il s'était levé avec fierté et avait rejoint son père sous la véranda de la case des hommes. Depuis lors, il n'avait plus quitté ce dernier. Il l'accompagnait partout, comme la queue d'une souris. Il le suivait à la chasse, aux champs, à la pêche ; il apprenait l'interprétation des bruits de la forêt, des chants d'oiseaux et des signes du ciel : « La brume matinale annonce généralement une journée de chaleur accablante… Une matinée fort ensoleillée présage[2] la pluie. Le caquet persistant d'un écureuil trahit la présence d'un animal caché… La simultanéité du soleil et d'une fine pluie annonce la venue au monde d'un éléphanteau, etc. »

Lang avait franchi avec succès cette première étape de son éducation grâce à sa mémoire prodigieuse. Il ne se faisait jamais répéter une leçon. Il se rappelait même avoir retenu d'un coup une épopée[3] qu'un griot du village voisin était venu leur chanter pendant toute une saison de moissons. On avait organisé par la suite une série de réunions générales pendant lesquelles lui, Lang, redisait la chanson de geste jusqu'à ce que tout le monde la sût par cœur.

La connaissance des signes de la nature acquise, il avait attaqué résolument la deuxième phase de son éducation. Celle-ci visait à faire de lui un homme viril, un bras fort pour la défense et le soutien de la communauté. Il avait toisé les masques les plus hideux sans fuir. Il avait mâché sa première noix de kola sans faire de grimace, s'était étendu sur un bataillon de fourmis-lions et avait reçu le feu nourri de leur artillerie sans broncher. Il se riait des épreuves athlétiques. Aucun enfant de son âge n'avait pu le battre à la course ni à la nage. Il était nettement le plus fort de sa promotion. Au cours des luttes, il soulevait son adversaire au-dessus de sa tête et le projetait loin dans l'herbe. Personne n'avait jamais réussi à rouler son dos par terre.

Cette deuxième période s'était achevée par la cérémonie de l'initiation, long séjour en forêt, durant lequel on reprenait quelques épreuves importantes avec une plus grande intensité. On l'avait circoncis, puis il avait promis, avec les autres postulants[4], de mener désormais la vie des hommes avec tout ce que cela comporte de sacrifices et de prérogatives[5].

Mais la connaissance de la nature et la force physique ne suffisent pas pour faire un homme complet. Encore fallait-il acquérir la faculté de saisir une idée, même à moitié exprimée, et d'émettre des opinions valables durant les discussions. Lang et ses compagnons de jeux aiguisaient la perspicacité de leur esprit par des devinettes et des charades. Ils en composaient des centaines par jour qu'ils débitaient sous forme de question et réponse, sur le chemin de la rivière, dans les champs, pendant les repas.

– Ne pourrit pas sur sa tige ?

– Feuille de fougère !

– Voit tout ?

– Le cabinet !

– N'arrive pas au matin ?

– … ma langue est collée !…

Et ils riaient un bon moment avant que le vainqueur ne se décide à tirer le vaincu de l'embarras.

Parfois, l'un des vieillards les appelait et les interrogeait. Ils devaient compter à haute voix les doigts de la main gauche avant de donner la réponse, même s'ils la savaient. Cela les habituait à maîtriser leur langue. C'était la période la plus agréable que Lang eût jamais traversée. Mais la loi veut que tout ce qui est agréable soit éphémère[6]. Le temps des devinettes s'était écoulé. Un beau matin, le héraut[7] du village annonça l'épreuve finale. Celle-ci consistait à annoncer une vérité toute neuve et indiscutable.

La journée s'écoula avec plus de lenteur que de coutume. L'examen eut lieu dans la soirée. Lorsque son tour fut venu, Lang s'était levé et avait déclaré :

– Une vérité neuve est une vérité que l'on redécouvre dans des circonstances nouvelles.

Toute l'assistance avait applaudi et Lang s'était rassis, heureux de son résultat.

Lang était l'enfant idéal que j'aurais dû devenir, si je n'avais eu la

malchance d’être né dans un milieu presque évolué…

1- Rustique : qui a la simplicité de la campagne et de ses habitants.

2- Présager : indiquer une chose à venir.

3- Épopée : récit d’aventures héroïques et merveilleuses.

4- Postulant : dans le texte désigne les jeunes gens qui vont être circoncis et initiés pour accéder à l’âge adulte.

5- Prérogative : avantage dû à une fonction, une charge ou un titre.

6- Éphémère : qui ne dure qu’un jour, par extension se dit de tout ce qui ne dure pas longtemps.

7- Héraut : celui qui parle au nom d’une communauté.

# 13. Oncle Bamiass

Pourquoi vivait-il à l'écart de la communauté villageoise, ce cher oncle Bamiass ? Et pourquoi m'interdisait-on de lui rendre visite ? J'aimais pourtant écouter, le soir, les accords berceurs de sa guitare dévaler la colline et se répercuter d'écho en écho pour se noyer dans le silence infini. Je me sentais irrésistiblement attiré par cet artiste solitaire.

Un jour de sabbat[1], alors que tout le village s'était rassemblé dans le temple, je me faufilai entre les cases jusqu'à sa demeure. Il mimait un air religieux devant sa jolie petite case, s'accompagnant de son instrument. Il m'accueillit avec un large sourire.

– Bonjour, petit neveu !

– Bonjour, oncle !

– Ton séjour chez nous te plaît-il ? demanda-t-il en m'indiquant un tabouret.

– Oui, beaucoup…

– Tu dis vrai. On est toujours plus heureux à l'étranger que chez soi. Ne t'étonne pas de ce que je dis, petit neveu. J'ai voyagé, moi, et je sais de quoi je parle.

Il parut réfléchir.

– Pourquoi ne vas-tu pas au temple ? demanda-t-il au bout d'un instant.

– Je suis catholique, répondis-je.

– Ah oui, je l'avais oublié. Moi, je n'ai pas de religion. Je déteste les religions !… Entends-tu chanter dans le temple ?

Sa voix avait monté d'un ton.

– Oui, oncle, fis-je intrigué.

– Eh bien, ces anges qui chantent leur amour pour Dieu, ces anges qui professent publiquement leur foi, sont tous des menteurs fieffés[2] ! Des hypocrites ! Comment peut-on aimer Dieu que l'on ne voit pas, alors qu'on piétine son frère dans la boue ? Mensonge qu'une telle religion ! Mensonge des mensonges !…

Il se tut, puis secoua la tête comme pour chasser une idée impertinente.

– Pourquoi te raconter tout cela ? ajouta-t-il avec un sourire amer. Tu n'es qu'un enfant. Et puis ce n'est pas moi qui irais te gâcher tes vacances par mes lamentations !… Mais quoi, les enfants de la ville n'ont-ils pas l'habitude de s'entretenir de questions sérieuses avec les grandes personnes ? Tu vois, petit neveu, il faut bien que je m'adresse à quelqu'un ! Pourquoi aurais-je reçu une langue si je devais vivre comme un poisson dans l'eau ? Je suis même pis qu'un poisson. Je suis un mort parmi les vivants. On parle de moi, en ma présence, comme d'un absent, un fantôme.

Pour avoir de la contenance, je fixais la guitare qu'il avait appuyée contre le mur. Une guitare de fabrication locale, taillée dans du bois blanc, avec une rosace en forme de croissant, une caisse de résonance volumineuse, des cordes en nylon et une table d'harmonie européenne…

– Cette guitare est ma femme, reprit mon oncle en suivant mon regard. Elle est aussi ma tige de cacaoyer, ma calebasse de vin, mon père, ma mère, mes enfants, ma société et mon trésor… Ne ris pas, petit neveu. Ne fais pas comme les autres. Eux ne me comprennent pas. Ils ne veulent pas me comprendre. Toi, tu me comprendras. Je vais tout t'expliquer. D'abord tu vas répondre à cette question : « Suis-je tombé du ciel comme une goutte de pluie ? »

– Tu n'es pas tombé du ciel, oncle.

– Non ? Alors dis-moi : où est ma patrie ? Où est ma terre natale ?

– Voici ta patrie, dis-je, en étendant le bras vers le village. Voici ta terre natale.

– Tes réponses sont justes, petit neveu. Mais pourquoi mes frères ne me reconnaissent-ils pas ce droit de cité ?

– …

– Voilà, tu ne peux plus répondre, n'est-ce pas ? Et moi, le puis-je ? Ils me rejettent. Mais que me reprochent-ils ? Écoute toi-même leur discours et juge-moi. Je te permets de me juger. Voici ce qu'ils me disent : « Tu as voyagé de par le monde. Tu as vécu en homme riche. L'argent nous a effacés de ton cœur et tu nous as oubliés. Pas une seule nouvelle ni le moindre sou pour ta famille. Te voici de retour, bras ballants, poches trouées, une plaie incurable à la jambe… serait-ce à nous de te soigner ? Va-t'en ! Va te faire traiter par ton argent. Le jour où tu mourras, ton argent t'inhumera aussi. Et, si la richesse peut verser des larmes, elle te pleurera, se roulera par terre, se vêtira de noir et portera le deuil pendant neuf jours au bout desquels elle organisera la fête des funérailles… Va-t'en !… »

C'est alors que je sentis pour la première fois l'odeur de la pourriture qui empestait l'air. Je remarquai le grossier bandage en écorce de bananier qui enveloppait le mollet droit de mon oncle. Je levai les yeux sur lui et vis sa maigreur squelettique. Il avait des orbites caves[3], des cheveux en tignasse, toutes les apparences d'un revenant ! Il parlait de plus en plus fort comme s'il s'adressait à une foule.

– J'ai beau raconter mes déboires, j'ai beau leur expliquer l'impossibilité dans laquelle je me trouvais pour leur donner de mes nouvelles, mes frères se bouchent les oreilles. Ils me condamnent à la solitude à perpétuité. Si seulement ils me permettaient d'expier mon « crime » ! Je suis prêt à endurer les pires épreuves pour réintégrer la communauté. Mais ils ne veulent rien entendre, rien !… Alors, dis-moi, petit neveu, que dois-je faire ? Est-ce ma faute si je n'ai pas réussi dans la vie ? J'ai travaillé pendant plus de dix ans chez un Blanc qui ne m'a jamais donné un malingre[4] franc pour mon salaire. La mauvaise destinée a voulu qu'une égratignure causée par un copeau de bois devînt une plaie puante et incurable. Le Blanc est rentré chez lui, m'abandonnant à mon triste sort en pleine ville de Douala, où j'ai failli crever de faim. Dieu seul sait pourtant de quelle précieuse utilité j'avais été pour cet ingrat ! Accablé de misère et d'infortune, je rentre plein d'espoir au pays natal pour m'y reposer, tout comme l'oiseau qui revient dans son nid pendant la tornade ; mais les miens me repoussent ! Ils me dédaignent ! Ils m'ignorent ! Je suis un trop grand pécheur pour eux. La religion qu'ils pratiquent avec tant de fanatisme[5] ne leur enseigne-t-elle pas de nombreux exemples de fils égarés dont le repentir fait la joie de la communauté ? Petit neveu, pardonne-moi de t'agacer les oreilles par mes plaintes. Mais juge toi-même si j'ai, oui ou non, le droit de vivre en société.

Il dardait sur moi son regard creux et envoûtant, attendant sans doute mon jugement ? Mais je n'avais pas de verdict à prononcer. Je bouillonnais d'indignation et d'horreur. Mes chers et aimables oncles étaient donc capables d'une telle méchanceté ? « Je ne rentre plus dans leurs cases jusqu'à la fin de mon séjour, décidai-je dans mon cœur. Je demeure désormais chez l'oncle Bamiass. »

Le culte avait pris fin. Oncle Miassé criait mon nom à tue-tête à travers le village. Mais je demeurais sourd à son appel. Il finit cependant par me découvrir chez Bamiass.

– Ne t'avais-je pas interdit de venir ici, gronda-t-il. Suis-moi à l'instant !

Je ne bougeai pas.

– M’entends-tu ?

Silence…

Il hurlait, beuglait, tonitruait… en vain. Il supplia, raisonna, fit des propositions alléchantes… peine perdue.

Pendant ce temps, une armée d’oncles et de tantes s’était attroupée devant la case de l’oncle Bamiass. On voulut m’emporter de force. Mais je criais, pleurais, me débattais, répétant sans cesse que je voulais rester auprès de l’oncle Bamiass, que pour rien au monde je ne le laisserais vivre seul, etc. Grand-mère Ayaa avait réussi à se traîner jusqu’à l’émeute.

– Lâchez cet enfant, gronda-t-elle faiblement.

Je fus redéposé à terre, non sans rudesse.

– N’avez-vous pas honte ? Habitants d’Imbet ? poursuivit-elle. Où sont donc allées votre sagesse, votre solidarité, votre fraternité, votre humanité enfin ? Vous avez tout noyé dans le vin de palme. Combien de fois vous ai-je suppliés de reprendre votre frère que voici dans la communauté ? Vous le laissez pourrir dans la misère et jouissez de son malheur. Rien ne peut plus attendrir vos cœurs endurcis. Un petit enfant nous arrive de loin, envoyé sans aucun doute par les mânes[6] de nos ancêtres, pour prêcher la réconciliation et vous ne vous repentez pas encore ?… Non ! Ça ne marchera pas ainsi. Vous allez vous réconcilier avec votre frère ou je reste ici avec mon petit-fils. N’oubliez pas que je suis votre mère à tous et que je peux maudire qui je veux !…

Silence général.

L’auditoire semblait détrempé de honte. Le chef Maak était arrivé depuis un certain temps. Il prit la parole à son tour pour abonder dans le sens de grand-mère. Quelques notables renchérirent. La foule s’enthousiasmait au fur et à mesure des discours. Elle applaudissait. Elle criait de joie. On apporta des tam-tams, des balafons, des castagnettes, des tambours, des cloches… et une fête sans précédent dans l’histoire commença, frénétique, impétueuse[7] ! Le vin coulait à flots. Poulets et brebis payèrent le prix de la réconciliation. La liesse[8] s’étendit sur toute la semaine…

L’enfant prodigue[9] avait réintégré la case paternelle.

1- Sabbat : repos sacré.

2- Fieffé : se dit de quelqu’un qui a atteint le degré le plus haut d’un défaut, le mensonge par exemple.

3- Caves : creux. Des yeux caves, ce sont des yeux enfoncés dans des orbites creuses.

4- Malingre : désigne une personne de constitution fragile et délicate, par extension quelque chose d'insignifiant parce que trop maigre.

5- Fanatisme : un zèle trop passionné au service d'une cause.

6- Mânes : âmes des morts, considérées comme des divinités.

7- Impétueux : plein de fougue et vivacité.

8- Liesse : manifestation de joie et d'allégresse.

9- Prodigue : le retour de l'enfant prodigue, c'est le retour près de sa famille d'un jeune qui s'en était éloigné.

# 14. Petite-tante Fouba

C’était un soir de clair de lune. Nous étions assis en rond sur le sable jaune devant la case de grand-mère Ayaa. Tout autour de nous, des cristaux de silex scintillaient comme des étoiles abattues. Là-bas, sur la colline, Bamiass pinçait sa guitare toujours déréglée et monotone. Sa voix éraillée[1] nous parvenait, portée par la brise vespérale[2]. Ma culotte tergal commençait à s’élimer et mon complexe de citadin se métissait peu à peu avec l’ingénuité[3] de mes petits oncles.

Au milieu du cercle gisait une sorte de toupie taillée dans une coquille d’escargot. Lang, un de mes petits oncles, s’en saisit et m’expliqua doctoralement[4] : « Regarde, petit neveu, on appelle ça djiek. On joue comme ça… » Il prit le djiek entre le pouce et le majeur et le propulsa en l’air d’une chiquenaude retentissante. La capsule commença une vive rotation dans l’espace, elle atterrit ensuite sur son pied de pivot et continua de danser sur le sol. Elle s’essouffla bientôt, vacilla…

Lang attendit le moment opportun pour faucher, de sa main droite largement ouverte, la tige du djiek qui bascula. Et le petit public de s’enthousiasmer.

– Kourbi !…

– And jéwa, Lang !…

– Wé ééé !…

– And joss !…

– Hébaaa !…

Lang continuait ses explications :

– Si le djiek tombe sur le flanc, tu échoues. Le tour passe au voisin de droite. En revanche, tu comptes un point si tu réussis à le renverser patte en l’air, et tu as le droit de recommencer le jeu jusqu’à l’échec. Autant de points obtenus, autant de taloches à cogner sur les têtes des concurrents, en commençant par celui de gauche…

Je n’étais pas novice[5] à ce jeu. Au contraire, j’avais déjà fait mes preuves à Doumé. Je laissai néanmoins planer sur moi le préjugé d’inhabileté et le sentiment de pitié de mes petits oncles, qui se contentaient de me caresser la tête de leurs petites taloches inoffensives. Je les endormis d’abord par des essais volontairement infructueux. Mais ils furent bientôt abasourdis par mon habileté

soudaine et sans transition. Au énième essai, je totalisai quinze points, coup sur coup ! Je devais donc faire trois fois le tour des crânes avec mon majeur droit plié en marteau-pilon. J'avais aussi la possibilité de choisir une tête particulièrement sonore pour y piler mes quinze coups. Je préférai la distribution. Enivré par mon enthousiasme sadique, je me mis à cogner à tours de bras.

– Kak !… Aïe !…

– Kak !… Aké é é !…

– Kak !… Bèbèlè ? !…

– Kak !… Hummm !…

– Kak !… Ayooiii !…

Au deuxième tour, Fouba hésita à présenter sa caboche[6]. Elle la tâtait comme un avocat tendre. Elle se frotta énergiquement les mains, puis s'exécuta malgré elle. Je cognai dru. Tock !… Elle ne cria pas. Mais elle battit des paupières d'où tombèrent deux perles argentées, immédiatement suivies de deux torrents. Mon cœur endurci éclata soudain, désagrégé par ces innocentes larmes. Oh, j'aimais bien ma petite tante Fouba ! Elle si gentille, si serviable, si gaie !… Quel ingrat j'étais !… Je…

– Donne ta tête !…

Je sursautai.

Tout autour de moi, des visages noirs de rancune, des regards pleins de vengeance. La lune ferma un instant les yeux, pour ne pas voir l'horreur. J'inclinai ma calebasse d'intelligence. Fouba préféra damer[7] ses cinq coups sur moi. Kak !… Kak !… Kak !… Kak !… Kak !… Elle frappa successivement sur mes nerfs de joie, d'endurance, de fierté, de patience ! Ce dernier cassa net et mon poing droit s'abattit comme un bolide sur la mâchoire de ma petite tante qui se mit à crier.

– Qu'est-ce qui se passe, hein ?

Lorsque grand-mère sortit de la case, elle ne vit devant elle que le firmament étoilé et la vaste cour du village dans laquelle pleurait une pauvre enfant.

– Fouba, Fouba, ma petite !…

– Wé é !…

– Qui t'a frappée ? Qui a battu mon enfant ? Pourquoi l'avez-vous battue ? Est-ce un garçon ? Viens, ma colombe, viens…

Je haletais à présent dans l'enclos de canne à sucre. Une nuée de

perdrix épouvantées remplirent l'air de cris perçants. Un hibou de mauvais augure s'envola lourdement du faîte de notre case. Une forme visqueuse et diabolique se déroulait lentement d'une tige de sissongo. Mon Dieu !…

– Bekomongo o o !… appelait grand-mère.

Je me taisais.

– Viens, mon fils. Sors de la brousse humide. Tu pourrais te faire piquer par un serpent…

Elle ne pensait pas si bien dire ! Je sortis de ma retraite en boudant. J'entrai sur la pointe des pieds, prêt à m'enfuir à la moindre alerte. Mais grand-mère ne me voulait pas de mal. Elle entreprit au contraire de me redonner confiance. N'était-elle pas ma grand-mère et n'étais-je pas son petit-fils, c'est-à-dire l'honneur de ses vieux jours ? Une grand-mère peut-elle vouloir du mal à son petit-fils ? Si oui, elle n'était pas de celles-là. Et puis Fouba était ma petite tante, c'est-à-dire ma sœur, et moi, j'étais son frère et nous entendions nous réconcilier.

– N'est-ce pas Fouba, ma chérie ?

– Oui, grand-mère.

– N'est-ce pas, Bekomongo mon homme ?

– Oui, grand-mère.

– Eh bien, soyez sages désormais. Ne vous faites plus de mal. Donnez-vous plutôt la main pour affronter la vie.

1- Éraillé : une voix éraillée, c'est une voix rauque.

2- Vespérale : du soir.

3- Ingénuité : simplicité et franchise.

4- Doctoralement : définit la conduite d'un homme au ton grave et solennel.

5- Novice : qui manque d'expérience.

6- Caboche : (familier) tête.

7- Damer : tasser fortement avec un pilon, par extension, cogner avec force.

# 15. Oncle B…

Des lucioles dans la maison la nuit annoncent infailliblement l'arrivée prochaine d'un hôte.

« Je parie que nous reverrons bientôt le visage éclatant de ma cadette Balla », disait ma mère. Père soutenait que ce serait plutôt son ancien copain d'enfance Evina, qui venait de lui écrire une lettre pleine de souhaits de se revoir, si Dieu le permettait. Abada s'attendait, quant à lui, à recevoir son beau-frère Nguélé, qui avait promis de venir passer quelques jours de vacances chez lui, autour du 15 août.

L'un dit ceci, l'autre dit cela, mais avez-vous songé à l'oncle B… ?

Ce fut pourtant lui qui déboucha le lendemain soir, à l'heure où, ne pouvant plus distinguer le grain de maïs d'un grain de sable, les poules abandonnent leur partie de chasse et s'en vont se jucher sur les toits en attendant le nouveau jour. Oncle B… était le plus régulier de nos visiteurs. Il ne se passait jamais plus de deux lunes sans que nous apercevions sa luciole, qui le précédait comme une carte de visite. Celle-ci se posait sur chacun de nous en guise de salutation, puis elle inspectait minutieusement la maison, à l'aide de sa lampe torche, avant de s'en retourner dans la ténèbre profonde. (On raconte que si la luciole découvre un danger quelconque – un gri-gri ou du poison –, elle s'en va avertir son maître, lequel peut alors différer ou annuler sa visite.)

Il faut croire que la maison de mon père n'avait jamais rien eu de louche, car les lucioles qui y pénétraient étaient suivies de leurs hôtes.

Oncle B… arrivait toujours dans le dernier rayon crépusculaire. Il revêtait le même accoutrement, composé d'une veste lencot[1] plus que ample au-dessus d'un pagne déteint, dont le nœud volumineux semblait contenir des trésors. Il s'appuyait sur le même « wakatic » en bois blanc, n'oubliait jamais son casque colonial, qui fut jadis blanc, mais qui avait maintenant une couleur douteuse et sous lequel il conservait des documents officiels.

D'aussi loin que nous apercevions notre cher oncle B…, nous accourions à lui et l'envahissions comme une bande de criquets. Nous l'embrassions tous à la fois, ce qui le faisait chanceler telle une vieille souche attaquée par une troupe de bûcherons. Maman essuyait une larme, de joie ou de fumée ? avant d'embrasser son frère. Père saluait très courtoisement son beau-frère. L'on s'installait pour écouter les

nouvelles du village. Il y avait toujours quelqu'un de décédé des suites d'un « combat nocturne ». Il y avait aussi des mariages, des naissances, la création d'une nouvelle route, l'achat d'un poste transistor, d'une bicyclette, etc. Avec quelle fierté oncle B… donnait ces nouvelles ! Il concluait inlassablement : « Nous montons ! Imbet monte, toujours plus haut, encore plus haut. »

Pendant tout le temps de la causerie, je restais assis sur ses genoux. Oncle B… adorait me prendre sur ses genoux. J'étais alors bien mignon : un petit bambin, courant à peine, mais babillant plus qu'une pie. En un mot, j'étais l'espèce d'enfant que vous aimez tous avoir entre les bras pour vous divertir de sa turbulence et de ses questions abondantes sans suite, quoique parfois surprenantes d'intelligence. Je demandais :

– Dis-moi, oncle B… pourquoi ta veste est si mouillée ?

– Ah, c'est vrai, faisait-il en se tâtant. C'est qu'il a plu sur moi hier à Mbalengué.

– Et pourquoi pleut-il toujours sur toi, oncle B… lorsque tu viens ici ?

– Ça, j'ignore, mon petit. Je crois qu'il y a une ribambelle de méchants petits garçons cachés dans les nuages, qui m'arrosent chaque fois que je me mets en route pour vous rendre visite.

Il se penchait sur moi en souriant très largement. Mais, contrairement à ce que j'avais remarqué chez d'autres personnes de mon entourage, son visage ne brillait pas du même éclat lorsqu'il souriait. Il y avait une zone d'ombre à gauche, et une zone de lumière à droite, séparées par la racine du nez. Étonnant ! Vraiment étonnant. Intrigant même. Très intrigant pour le petit curieux que j'étais. Autant l'œil droit rayonnait de soleil, autant l'œil gauche perlait de pluie ; on était en plein jour du côté droit, tandis que la nuit noire voilait la partie gauche ; la joie régnait d'un côté, la tristesse de l'autre. Tous les antagonismes[2] de la nature auraient-ils signé un pacte de bon voisinage ?

J'étais perplexe.

Mais tout à coup, je compris. (Cela arrive aux enfants, n'est-ce pas, de comprendre tout à coup ?) Mon oncle était borgne.

– Qui t'a crevé cet œil-ci, oncle B… ? demandai-je en mettant le doigt sur l'infirmité.

Pour toute réponse, je me retrouvai par terre, les fesses écrasées sous un atterrissage de bolide sans frein. Deux gifles retentissantes rebondirent sur moi. La troisième me propulsa droit dans les robes de

ma grand-mère. À travers mes larmes, je vis mon agresseur, qui n'était autre que mon père, regagner sa place. Je crus aussi remarquer que mes frères pouffaient de rire. Maman trépignait sur son séant comme un cheval tandis que oncle Borgne, de son vrai nom Banda, s'était caché le visage entre les mains. Grand-mère me morigéna[3] en ces termes :

– Ne pose plus jamais de pareilles questions, mon petit homme.

En vain essayais-je de comprendre ce qu'il y avait de particulier dans cette dernière question. Je finis par m'endormir sans avoir compris qu'on ne pose pas de question sur une jambe cassée, un membre amputé, une bosse… un œil crevé, surtout pas en y posant le doigt. Une telle question, aussi innocente soit-elle, retourne le couteau dans la plaie du sinistré[4], lequel décharge sur vous toute la poudre qu'il avait accumulée contre le bon Dieu, son Créateur et son Anéantisseur, son Bienfaiteur et son Tortionnaire.

1- Veste lencot : déformation de raincoat.

2- Antagonisme : opposition permanente entre deux personnes, deux catégories ou deux idées.

3- Morigéner : réprimander, gronder.

4- Sinistré : personne qui a subi un désastre, physique ou moral.